title : Notices du *Médecin malgré lui*, Œuvres de Molière (éd. Montaiglon)

creator : Anatole de Montaiglon

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpusmoliere/critique/montaiglon\_notice-medecinmalgrelui/

source : Montaiglon, Anatole (1824 – 1895), *Œuvres de Molière*, Lemonnyer, Paris, 1888.

created : 1888

language : fre

## Notice du *Médecin malgré luy*.

$I$ Guillaume Schlegel a trouvé, à la fois, deux choses bien étonnantes, que le *Misanthrope* était si ennuyé qu’il était à peu près au-dessous de rien, et que la vraie comédie, le chef-d’œuvre comique était *le Roi de Cocagne*. Pas un Français, même ceux qui l’ont lu, ne s’en serait douté et ne s’en doutera jamais. Comme paradoxe, ce serait drôle ; mais mettre gravement au-dessus de Molière une vraie *Opérette* dépasse trop la mesure. La Pièce a eu son succès aux Français en 1718 ; elle le méritait.

Sa bouffonnerie était spirituelle et d’une légèreté fantasque ; mais Legrand aurait été si surpris de tant d’honneur qu’il en aurait ri le premier, et le coup d’encensoir lui aurait paru plus compromettant que flatteur.

C’est grand dommage que Schlegel n’ait pas pris à partie le *Médecin malgré lui*; il aurait été capable de dire et de croire que ce n’était ni gai, ni comique. Son compatriote Goethe, qui admirait Molière et l’a dit plus d’une fois, même à propos du *Misanthrope*, n’était pas de cet avis, puisqu’il s’est donné le plaisir de jouer lui-même, en propre personne, le rôle de Lucas ; il était trop intelligent pour être Olympien ce jour-là.

*Le Médecin malgré lui* a en effet pour lui la gaîté, la gaîté constante, la gaîté irrésistible ; elle en est la maîtresse ; elle y éclate partout ; elle y $II$ coule de source. La Reine Christine de Suède, voyant, à son arrivée à Rome, la magnificence des Fontaines, et croyant avoir affaire à des Eaux qu’on faisait jouer pour elle comme on avait fait celles de Versailles, dit naïvement, quand elle eut assez vu, qu’on pouvait fermer les robinets. On lui répondit, à son grand étonnement, qu’il n’y en avait point et que cela coulait toujours. La gaîté du *Médecin malgré lui* ne s’arrête pas plus que les Fontaines de Rome.

On peut retrancher la scène de M. Robert, ce pauvre brave homme battu par les gens qu’il s’efforce de calmer, et la scène de la Consultation des Paysans, qu’on a parfois le tort de couper à la représentation. Ni l’une ni l’autre ne sont en dehors de l’œuvre ; on ne les attend pas, mais elles y ajoutent. J’ai vu le *Médecin malgré lui* bien des fois, par des élèves encor inexpérimentés, en Province par des Troupes de hasard, et c’était toujours parfaitement gai. Les acteurs s’amusaient, et le public aussi ; l’œuvre avait quand même sa valeur. Elle allait, elle courait ; elle faisait rire, de ce bon rire qui ne fait de mal à personne, et c’est une grande condition pour une Pièce de Théâtre, légère ou profonde, plaisante ou dramatique, c’est la marque de la vraie valeur, de pouvoir se passer d’une exécution parfaite, de porter les interprètes et de se tenir en quelque sorte toute seule. *Le Médecin malgré lui* est une Farce, mais c’est une Farce de génie.

Quand l’interprétation est à la hauteur de l’œuvre, rien de mieux, et elle a été excellente d’une façon continue, ce qui prouve que le rôle inspire et porte à la fois.

Après Molière, l’histoire du Théâtre a gardé le nom de Rosimond, qui lui a succédé dans presque tous ses rôles, puis, au XVIIIe siècle, des deux Dugazon, du fils de Lesage, et de Préville. Mais que dire, que savoir réellement des Acteurs, qui meurent en quelque sorte tout entiers. Ils existent un certain temps dans le souvenir des contemporains qui leur survivent ; mais, pour la postérité, leur valeur, qui s’estompe et devient vague, est presque aussi éteinte, aussi muette que leur voix, et ce qu’on en a écrit en donne à peine l’idée.

Pour moi, j’ai vu autrefois aux Français bien des Acteurs jouer Sganarelle. Tous y étaient bons, excellents même, sans se ressembler et sans être infidèles à l’esprit du texte. Monrose, — je parle du fils, n’ayant jamais vu le père — y accusait la rudesse paysanne, presque jusqu’à la $III$ brutalité. Samson, avec sa voix mince et fluette, y était finement spirituel et railleur à froid. Régnier, avec sa voix un peu sèche, y était plus franchement comique, plus fantasque, plus ardent et plus nerveux. Quant à Got, pour moi du moins, il a été l’idéal de Sganarelle, celui dont il me semble que Molière aurait été le plus content. Il y était si en dehors, si rond, si parfaitement bon enfant. Quand il lançait son latin invraisemblable ; quand, en se renversant en arrière, il tombait avec son grand fauteuil, la Salle entrait en joie. La chute traditionnelle du fauteuil est une parade de la Foire ; d’accord, mais elle est bien dans le ton, dans l’esprit même du rôle, et doit être de la première heure. Le tout est de le faire si prestement, si gaîment, de se relever et de se reprendre comme si ce n’était pas arrivé, ce qui n’est pas facile et ne réussit qu’aux comédiens de race. Et, à la fin, les ahurissements attendris de Sganarelle quand on lui dit qu’il sera pendu, et son orgueil, bien plus malin que naïf, quand il dit à Martine. « Je te pardonne les coups de bâton, en faveur de la dignité où tu m’as élevé, mais prépare-toy désormais à vivre dans un grand respect avec un homme de ma conséquence. » C’était un enchantement, aussi bien pour ceux qui l’y avaient déjà vu que pour ceux qui l’y voyaient pour la première fois. Ceux-ci trouvaient la chose si simple qu’en en jouissant, ils ne pensaient pas à lui en savoir gré ; c’est le vrai triomphe de la perfection, et rire, dans ce cas-là, vaut mieux encor qu’applaudir.

Quant à des détails du *Médecin*, l’on en pourrait citer qui viennent de l’Antiquité. Ainsi dans les *Chevaliers* d’Aristophane, le Charcutier Agoracrite devient un homme politique de la façon dont Sganarelle passe ses Licences et devient Médecin. Dans les *Acharniens*, le jargon de Preud’Artabas, le soi-disant Officier du Roi de Perse : *Jartaman exarx anapissonai satra*, est aussi invraisemblable que *Cabricias arci thuram*. Mais tout cela n’est rien ; les exemples de la Grammaire de Despautère et les Règles de la Logique Scolastique suffisaient et au-delà. Montaigne n’avait-il pas dit : « La plus expresse marque de la Sagesse, c’est une réjouissance constante ; son estât est, comme des choses au-dessus de la Lune, toujours serein. C’est *Baroco* et *Baralipton* qui rendent les supposts des Philosophes aussi crottez et enfumez ; ce n’est pas elle ; ils ne la connoissent que par ouï-dire. » Ces puérilités pénibles étaient encore de mise au dix-septième siècle. Galilée, le grand Galilée, ne s’est-il pas $IV$ imposé la peine de voiler lune de ses découvertes dans des vers si énigmatiques et si absolument incompréhensibles que personne n’a jamais pu retrouver la place, des lettres qu’il faudrait remettre en ordre pour comprendre ce qu’il y a vraiment trop bien caché.

Quant à la Médecine, Xénophon, dans ses Mémoires sur Socrate, avait déjà dit que les Médecins font leurs expériences sur ceux qu’ils tuent, et Pline avait répété la même chose : « Discunt periculis nostris, et experimenta per mortes agunt » ; c’est presque un lieu commun. Le « cœur à gauche » n’en est pas un, mais, comme la Nature a parfois les variations et les exceptions les plus étranges, au lieu d’être une invention plaisante, c’est un fait, dont on a cité plus d’un exemple. Sous Louis XIV, dans la dissection du cadavre d’un condamné à mort faite à la Faculté de Médecine, où les dissections étaient rares, on venait de le constater, et le bruit avait été jusqu’au public. Guy Patin l’a écrit scientifiquement, dans sa lettre à Falconet du 30 décembre 1650, et la *Galette* elle-même en avait parlé dans son numéro du 17. Pour Molière et pour ses spectateurs, c’était un souvenir récent et une allusion absolument contemporaine.

Lorsque Lucinde écrase le pauvre Géronte sous la volubilité de son verbiage, la plaisanterie : « Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette. — C’est une chose qui m’est impossible ; tout ce que je puis faire pour vous est de vous rendre sourd, si vous voulez », vient certainement de Rabelais. Son passage sur la Farce d*e La Femme mute* est trop célèbre pour faire autre chose que le rappeler.

À propos du reproche de Martine à son mari de vendre pièce à pièce tout ce qui est dans le logis, la réponse de Sganarelle : « C’est vivre de ménage, » n’est pas nouvelle, et l’on en a cité bien des exemples antérieurs. En voici encore un autre de *La Vengeance des Femmes*, d’après le *Recueil d’anciennes poésies Françoises des XVe et XVIe siècles* (VI, 177) :

Nous avons veu tant de bons mesnagers,

Pour chopiner, se mettre en grands dangers,

Vendre joyaux, mettre bagues en gage ;

Eh bien, cela c’est vivre de mesnage.

C’était une plaisanterie populaire et courante, toujours bonne à replacer, surtout quand on la met en valeur.

S’il s’agit de la Pièce même, on a cité, comme origine, *L’Acier de* $V$ *Madrid* de Lope de Vega, mais la ressemblance ne porte que sur un Valet qui fait le Médecin pour favoriser les amours de son Maître, ce qui, dans Molière, n’est qu’un détail. Le principal, c’est le Médecin à coups de bâton, et celui-là vient des raconteurs d’historiettes plus que de facéties.

Jusqu’ici, on ne l’a pas encore signalé dans les vieilles littératures orientales, d’où, à l’origine, il doit pourtant venir, comme tous les bons contes. Ce qu’on sait, c’est qu’au Moyen Age il est de bonne heure fréquent en Latin, mais sans développements. Le récit s’y résume en quelques phrases, brèves jusqu’à la sécheresse, qui ne sont qu’un cadre, et un squelette ; il vient, à l’état d’exemple inattendu, pour accompagner, pour appuyer un précepte moral et réveiller l’attention du lecteur ou de l’auditoire.

C’est de cette façon, purement incidente, qu’on le trouve, au XIIIe siècle, dans un des sermons du pieux cardinal Jacques de Vitry, célèbre dans, l’histoire des Croisades ; dans la *Compilatio singularis exemplorum*, connue par un manuscrit de la Bibliothèque de Tours ; au XVe siècle, dans la *Mensa philosophica* de l’Irlandais Thibault Angilbert, au chapitre *De mulieribus* de son quatrième livre *Dehonestis ludis et jocis*; enfin, dans le recueil de moralités et de contes, écrit en Français par l’Anglais Boson, qui vient d’être révélé par la toute récente publication de la « Société des anciens textes », où il forme le quarante-quatrième exemple.

Dans le même XIIIe siècle, le sujet est devenu plus particulièrement Français. Ce n’est qu’au dix-huitième seulement qu’on a connu et publié pour la première fois *Le Vilain Médecin*, *Le Vilain Mire*, comme, on disait alors, ou *Le Médecin de Bray*, deux titres pour le même Fabliau,’ écrit dans la France du Nord.

Le Vilain Mire n’est pas Bûcheron et ne fait pas de fagots. C’est un riche Laboureur, qui, craignant « le mauvais sort », bat sa Femme pour qu’elle n’ait pas le temps de faire autre chose que de pleurer. Comme elle apprend qu’on cherche un Médecin pour guérir la fille du Roi qui a dans la gorge une arête de poisson, elle indique son Mari aux Messagers du Roi et leur donne la recette pour le faire convenir qu’il est Médecin.

Ce n’est pas qu’on ne trouve aussi l’histoire passée à l’étranger. Dans sa dixième Serée, notre Guillaume Bouchet, qui a toujours le détail de l’arête, donne à son héros le nom de Grillo. Cela prouve qu’il l’a pris au poème, en *ottava rima*: « Opéra nuova, piacevole e da ridere da, un $VI$ Villano, Lavoratore, nominato Grillo, quale volse diventar Medico, in rima istoriata », imprimé à Venise en 1521, 1527, 1552, réimprimé en 1622, et qu’en 1739 le Ferrarais Girolamo Baruffaldi a délayé en dix Chants.

Il est curieux de rappeler dans le *Voyage en Moscovie* d’Adam Olearius, traduit en Français en 1646, l’histoire du Boyard que, sur l’avis donné par sa Femme, le Grand-Duc Boris Godenow, malade de la goutte, fait fouetter jusqu’à ce qu’il le guérisse ; mais il faut absolument laisser de côté la *Facétie* du Pogge et, à sa suite, le conte du livre de *Tiel l’Espiègle*, répété, d’après Pogge, dans la trentième Série de Bouchet et dans le Poème de Grillo, où, pour débarrasser un Cardinal des malades qu’il devait entretenir à ses frais dans un Hôpital, un faux Médecin les fait partir en disant que, pour les guérir tous, on fera brûler le plus malade, et tous se sauvent. C’est une autre donnée, qui n’a rien à faire avec *Le Médecin malgré lui*.

Dans cette genèse antérieure, le thème est tout entier dans les coups de bâton ; Molière y a ajouté sur la Médecine tout un côté plaisant qui devient l’important, mais on ne voit pas où Molière a pris son idée. Il ignorait les Contes latins du Moyen Age ; il n’a pas connu le Fabliau, le seul qui eut été digne d’être son point de départ, et, si le conte se retrouvait dans les Sermonnaires plus récents, si fréquemment imprimés à la fin du XVe siècle et dans la première moitié du suivant, Molière ne devait guère lire la lettre gothique. Si même il y a eu, ce qui serait très naturel, une Farce sur ce sujet — les Farces ne sont, le plus souvent, que des Fabliaux habillés en dialogue — nous ne la possédons pas ; nous en avons tant perdu, mais Molière, excepté *Pathelin*, n’a dû en connaître aucune. Seulement, il se pourrait bien que, de l’un en l’autre, aux veillées ou sur les tréteaux, elle fût restée populaire, et Molière l’a peut-être entendue, de la bouche des Farceurs, dans les parades des Guignols du Pont-Neuf. Cela pouvait bien lui suffire pour voir ce qu’il en pourrait tirer, et c’est plus naturel à supposer qu’une Farce Italienne, d’ailleurs inconnue.

La chanson de Sganarelle n’est pas non plus servilement traduite d’une épigramme latine, qui serait imitée de l’*Anthologie*. Le Président Rose, c’est-à-dire Toussaint Rose — surtout fameux comme Secrétaire de la main, par conséquent fort honnête homme, qualité plus que $VII$ nécessaire pour écrire et signer à la place du Roi — était Président à la Chambre des Comptes depuis 1661 ; après la mort de Molière, il a même été de l’Académie Française, en 1675, pour lui avoir, dès 1667, obtenu de haranguer le Roi comme les Cours souveraines. C’était d’ailleurs, au dire de Saint-Simon, un « homme de beaucoup de lettres », et un fort bon latiniste, si nous en jugeons par sa jolie traduction :

*Quant dulces,*

*Amphora amena,*

*Quant dulces*

*Sunt tua voces ?*

*Dum fundis merum in calices,*

*Utinam semper esses plena.*

*Ah, ah, cara mea lagena,*

*Vacua cur jaces* ?

Jamais Molière, ni Boileau n’ont pu un instant prendre pour du vieux latin des vers syllabiques, rimés comme les Hymnes et les Proses de l’Église du Moyen Age, mais la plaisanterie n’en était pas moins fine et de très bon goût ; ils ont dû s’en fort amuser en petit comité.

Par contre, Molière s’est certainement imité lui-même ; nous connaissons, d’une façon certaine, l’existence d’un canevas antérieur. L’inestimable Registre de La Grange est là-dessus formel, quand il cite, à la date du 4 Septembre 1661, *Le Fagottier*, et, à celle du 9 Septembre 1664, *Le Fagoteux*. C’est sous le titre du *Médecin par force* que Robinet et Subligny, dans leurs Lettres des 15 et 26 Août 1666, constatent le succès de la grande Pièce, c’est aussi celui que Bossuet et Grimarest répéteront plus tard ; mais La Grange, en 1669, appelle le *Médecin* « Le Fagottier » par souvenir de la première esquisse. Dans. celle-ci, il devait y avoir plus de coups de bâton, et cela devait être dans le goût du *Médecin volant*.

Raison de plus pour supposer que Molière l’avait pris, en lui donnant déjà plus de développement et en le faisant monter, jusqu’à la Comédie, à quelque grosse parade des Farceurs populaires, et il se pourrait que son *Fagoteux* eût déjà fait partie du répertoire de ses pérégrinations provinciales.

On a beaucoup discuté sur la date de la première représentation du $VIII$ *Médecin*, et l’on a trop dit que, le *Misanthrope ri ayant* pas eu de succès, ce qui n’est pas vrai, Molière avait été forcé de le soutenir par autre chose, dès la quatrième représentation, c’est-à-dire le 11 juin 1666. La critique a éclairci la petite énigme. Le *Médecin* a été joué, sur la : scène du Palais-Royal, le 3 septembre, avec la vingtième représentation du *Misanthrope*.

A l’étranger, *Le Fagoteux* a fait son tour d’Europe.

En Angleterre, c’est Mistress Susanna Centlivre qui donne, à Drury-Lane, en 1703, *Loves contrivance, or le Médecin malgré lui*, en croyant le corser par une intrigue qui la noie, et en augmenter la gaîté en grossissant les plaisanteries : « Les Français », dit-elle, « ont, dans le tempérament, une gaîté si légère que la moindre lueur d’esprit les fait rire aux éclats, tandis qu’elle nous ferait tout juste sourire » ; on ne saurait se mieux condamner soi-même.

Dans *The mock Doctor*, *or the dumb Lady Cured ou Le faux Médecin*, — *La guérison de la muette*, — joué à Drury-Lane en 1732, Fielding a été moins infidèle à Molière. L’auteur de *Tom Jones* était de nature un meilleur juge en fait de gaîté, comme aussi, presque de nos jours, l’Espagnol Leandro Fernandez de Moratin, mort en 1828, dont *El Medico a palos* — *Le Médecin à coups de bâton*, joué à Barcelone en 1814, est, malgré, de légères modifications et dans un charmant style, bien dans le sens de l’original.

On a cité aussi *Le voyage à la Source* du Danois Holberg, mais où il y a encore plus de traces des *Faites amoureuses* de Regnard que du *Médecin malgré lui*.

En somme, les traductions ont popularisé l’œuvre à l’étranger plus que n’ont fait les imitations, et, de nos jours, il y en a de bien curieuses et d inattendues, ainsi celles en Magyare, en Grec moderne et surtout celles en Arménien et en Turc. C’est tout un nouveau public.

La Musique n’a pas oublié le *Fagottier*. Désaugiers a fait jouer en 1792, au Théâtre Feydeau, un opéra-comique du *Médecin malgré lui*, en trois actes, dont la partie musicale était de son père ; les timbres des couplets de celui-ci ont été employés plus tard dans les Vaudevilles du fils, mais la pièce, qui n’a pas été imprimée, a complètement disparu. De nos jours, en 1858, au Théâtre Lyrique, Gounod s’est amusé à broder de charmantes mélodies, d’un archaïsme voulu et dont l’habileté $IX$ reste légère, sur la Pièce du vieux Poquelin qui, de son temps, avait déjà la musique de ses deux ballets. Si celui-ci, au lieu de donner son *Médecin* à la Ville, avait eu à le présenter dans quelque Fête de la Cour, il aurait mis la musique aux mêmes places. Il n’y a d’autre changement que d’avoir emprunté des vers de *Mélicerte* et de *la Princesse d’Elide*, et d’avoir, çà et là, rimé quelques lignes de prose, pour avoir des airs, des duos et des chœurs. Le couplet :

Sans nous tous les hommes

Deviendraient mal sains,

Et c’est nous qui sommes

Les grands Médecins.

est resté populaire et les additions sont si justement insérées qu’elles sont naturelles et que, loin d’être une profanation, elles sont un hommage pour l’œuvre qu’elles accompagnent et à laquelle elles donnent comme une nouvelle jeunesse.

La même chose est arrivée à *L’Amour Médecin* avec l’élégante musique de Poise, et elle arrivera au *Sicilien* quand il en aura une digne de lui. Du reste, ce ne sont pas les seuls exemples d’une musique qui se marie à un premier texte et ne s’en détache plus. Dans le très grand art, *Athalie* est certainement plus belle avec les Chœurs de Mendelssohn, et, avec les pantoufles de la Farce, *Le Sourd ou l’Auberge pleine* est un des exemples les plus frappants qu’on en puisse avoir. La Pièce de Desforges est si alerte et si gaie qu’elle a été reprise bien souvent, et toujours avec un nouveau succès de rires. Mais, quand Adolphe Adam y a ajouté sa musique, au lieu d’en ralentir la vivacité et d’en atténuer le comique, elle y a encore ajouté. Il semble aujourd’hui que la Pièce n’a jamais été et ne peut plus être autrement ; si, en la reprenant, ce qui n’est jamais bien long, on en revenait au premier texte, il lui manquerait quelque chose, et Desforges, s’il avait pu l’entendre, aurait regretté de ne pas l’avoir eue dès le premier jour ; les deux choses n’en font plus qu’une et sont devenues inséparables.

Revenant à notre *Médecin*, on est en droit de s’étonner de ne plus entendre au Théâtre la partition de Gounod. Au lieu d’une reprise formelle, à la suite de laquelle l’œuvre se tairait de nouveau, elle mériterait d’être du répertoire courant et de se mêler aux nouveautés.

$X$ On le voit, la Farce de Molière a une histoire, aussi bien que des Pièces plus importantes. Elle est si bien vivante qu’il n’est pas question pour elle de mourir, et son histoire se continuera aussi bien â l’étranger qu’en France,

Pour ce que rire est le propre de l’homme.

Anatole de Montaiglon.